

En passant par l'Algérie – Dernières nouvelles du bled

Norbert Multeau

Présent, n° 7516 du 12 janvier 2012

Norbert Multeau: "En passant par l'Algérie"
L'Algérie française blédarde et picaresque

Avec la commémoration du cinquantième anniversaire (1962-2012) de notre exode d'Algérie française, on va avoir droit – et ça a déjà commencé – à une palanquée d'ouvrages. Certains pleins de bonnes intentions mais, une fois de plus, une fois de trop, très « popopo, dis » et « soleil de mon pays perdu ». D'autres plus techniques, expliquant, pour la énième fois le pourquoi du comment. Et plein d'autres – et ceux-là auront droit aux médias, bien sûr – crachant sur notre communauté une fois de plus, une fois de trop, caricaturée, martyrisée, insultée.

C'est la raison pour laquelle je vous encourage chaudement, si vous ne deviez retenir qu'un seul livre pour l'heure, à vous procurer toutes affaires cessantes l'ouvrage de Norbert Multeau, *En passant par l'Algérie*, sous-titré: « Dernières nouvelles du bled ». Parce que ce n'est pas l'Algérie française des grandes villes qui nous est racontée là, mais une Algérie française blédarde et picaresque.

On y retrouve les deux loustics qui avaient fait le succès de *Paul et Kader* (Télémaque, 2009) dont j'avais dit, à l'époque, que c'était le *Clochermerle* ou *La Guerre des boutons* qui manquaient à notre province, aujourd'hui évanouie, trop souvent réduite à des récits guerriers ou à un exotisme de cartes postales. D'un seul coup d'un seul, avec la verve d'un Daudet, d'un Pagnol, d'un Bosco, d'un Giono (une pointe de harissa en plus: nous avons très jeunes le sang chaud et les curiosités précoces là-bas...), Norbert se hissait à la hauteur des grands conteurs de nos petites patries charnelles.

Essai confirmé avec *En passant par L'Algérie* où l'on retrouve Paul et Kader, ces deux louettes comme on disait, cousins méditerranéens de Tom Sawyer et Huckleberry Finn. Loin des villes policées, comme je l'ai dit et, comme le précise Norbert Multeau, dans un bled « rude et pauvre ». Avec cette précision: « C'est la même "salade algérienne" où l'on pleure d'un œil et où l'on rit de l'autre. » (1).

Un petit village poussiéreux. Avec des personnages truculents et qui partagent – Européens ou « indigènes » – les mêmes joies (souvent rares) et les mêmes malheurs (et plus souvent qu'à leur tour). On n'est pas riche dans le bled, sinon de franchises rigolades, de coups de zouzguef et d'empoignades homériques. Et on partage le peu qu'on a. Même les poux: « Comme tous les enfants du village en avaient, il était difficile de dire qui les passait à qui. C'était une calamité naturelle comme les sauterelles, les mouches, le soleil... »

Paul Cassagne et Kader Maamar n'ont pas dix-huit ans et ils sont amis à la vie à la mort. Et si on sent, à deux à trois détails, le poids des « événements » qui pèse aux alentours, ce n'est pas le sujet du livre qui est, répétons-le, loin des clichés éculés sur

l'Algérie coloniale. De la tendresse ? Il y en a à revendre. Dans la grande maison mauresque (et close...) de Carmen. Chez Maria et Leila. Dans le cœur de Vivette. Chez ces pieds-noirs qui ne veulent pas partir : « – Je n'ai personne en France – Et ici ? – Ici, j'ai mes morts. »

Comme on le dit dans *L'Inconsolé* : « Je vais souvent là-bas voir si j'y suis. Et vous savez quoi ? Eh bien, j'y suis. »

(1) D'une personne bisouche (c'est-à-dire qui louchait) nous disions : « Il a un œil qui surveille à les merguez et l'autre à le chat. »

Alain Sanders

Présent, n° 7528 du samedi 28 janvier 2012

L'Algérie sans fard

2012 voit la commémoration de deux événements majeurs : le cinquantenaire de l'accession de l'Algérie à l'indépendance (ou l'abandon de l'Algérie par la France) et le cinquantenaire de l'ouverture du concile Vatican II (ou le début d'un bouleversement ecclésial sans précédent dans sa forme). Y a-t-il un lien entre les deux ? Il n'y a pas de lien direct, bien sûr, pas de lien de causalité. Mais les deux événements sont en rapport avec un certain esprit du temps, et marquent une certaine acceptation de cet esprit. Le sociologue canadien Louis Rade a inventé le qualificatif de « soixantisme » pour désigner le moteur de ce bouleversement (*Eglise conciliaire et années soixante*, L'Harmattan, 2011, 240 pages).

Pour s'en tenir à l'Algérie, le 50^e anniversaire de la fin de la guerre et de l'accession de l'Algérie à l'indépendance va voir une avalanche d'ouvrages, de colloques et de numéros spéciaux de revue. Un livre vient de paraître qui vaut bien des démonstrations historiques : *En passant par l'Algérie*, par Norbert Multeau.

Alain Sanders l'a déjà présenté ici dans son style inimitable (*Présent* du 12 janvier) et a dit l'essentiel. On me permettra d'y revenir, car c'est un livre magnifique qui dit mieux ce qu'était l'Algérie « coloniale » que cent ouvrages savants.

Ce n'est pas un livre d'histoire proprement dit, un livre froid qui déroulerait de façon supposément objective des faits, des dates, des analyses, des textes, des chiffres. C'est un livre d'histoire, au pluriel, des histoires picaresques, écrites dans une langue verte parfois ; un livre à la Marcel Aymé.

Il est composé de dix-sept nouvelles. Elles sont le prolongement d'un précédent roman, *Paul et Kader*, paru il y a trois ans aux éditions Télémaque. On retrouve donc les deux jeunes héros du roman, Paul Cassagne, l'Européen, et Kader Maamar, l'Arabe. Mais cette fois, n'étant plus contraint par la trame d'un récit unique, Norbert Multeau raconte une série d'histoires, plus ou moins romancées. On comprend bien que ce sont des « choses vues », comme disait Victor Hugo, qui ont alimenté la plume de Norbert Multeau, des scènes dont il a gardé le souvenir.

Le « bled »

L'Algérie dépeinte dans cette œuvre n'est pas celle des grandes villes. C'est l'Algérie des campagnes, des villages, du « bled », dans les années 1950. La seule nouvelle qui se passe à Alger (« Le bras d'honneur ») tourne presque à la farce. Ici et

là, les fellaghas, l'armée, les « nationalistes » apparaissent, mais ils passent comme des ombres, sauf dans une nouvelle (« La musette»), qui ne révèle son drame que dans ses dernières lignes.

L'Algérie de Norbert Multeau est pleine de soleil, de chaleur, de poussière, de pauvres vies. Mais quand la neige tombe, le paysage est transfiguré. C'est en ces instants que Paul, « qui n'a jamais mis les pieds en France », se sent « français » : « C'était si rare. Alors ses rêveries l'assaillaient comme les flocons qu'il regardait tourbillonner. Il s'allongeait sur le sol pour observer l'endroit où les flocons fondent tout de suite, puis plus lentement, puis ne fondent plus et recouvrent tout, et comment, peu à peu, la neige efface la misère du paysage, les cicatrices, comment elle étouffe tous les bruits et met une sorte d'unanimité sur les choses en rendant son innocence à la nature. »

Ce livre, très bien écrit, se termine sur les « morts » laissés là-bas. Comme le dit Norbert Multeau dans un court avant-propos, il a voulu livrer une « évocation tragico-comique d'un temps et d'un pays perdus [...] une "salade algérienne" où l'on pleure d'un œil et où l'on rit de l'autre ».

Yves Chiron

La Nouvelle Revue d'Histoire, n° 59, mars-avril 2012

L'histoire à bout portant
Algérie 1962-2012. Commémoration

Cinquantenaire de la fin de la guerre d'Algérie, l'année 2012 sera scandée par des souvenirs douloureux pour beaucoup de nos compatriotes. Souvenirs d'un monde disparu, souvenirs aussi de crimes de masse dont furent victimes en 1962 les Français d'Algérie et les harkis. Livres, films, dossiers de presse, émissions télévisées se multiplieront. Cette multiplication n'est pas un gage de vérité ou d'honnêteté. Un grand chemin a pourtant été fait en faveur d'une approche de la réalité, comme le prouve le film bouleversant de Charly Cassan et de Marie Havenel, *La Valise ou le cercueil*. Ce documentaire rappelle honnêtement l'histoire des Européens d'Algérie depuis la conquête en 1830 jusqu'aux jours sombres de 1962. À l'inverse perdure encore largement l'interprétation qui fut celle des « porteurs de valises » du FLN algérien. Pour preuve, le récent festival « La guerre d'Algérie, images et représentations » organisé par la mairie de Paris. Cette manifestation, ainsi que l'a observé le général Maurice Faivre, historien scrupuleux des événements, a présenté en majorité des « films faisant l'apologie du FLN ». C'est dire qu'en France les braises de cette guerre ne sont pas éteintes qui opposa plusieurs familles politiques françaises bien au-delà de la gauche ou de la droite.

On doit rappeler à ce sujet qu'il y eut une gauche passablement « Algérie française », incarnée par les dirigeants de l'ancien Parti socialiste: Guy Mollet, président du Conseil en 1956, et Robert Lacoste, ministre résident à poigne jusqu'au 13 mai 1958. Un troisième socialiste, Max Lejeune, secrétaire d'État à la Défense, couvrit de son autorité le détournement de l'avion et l'arrestation de Ben Bella et autres chefs du FLN le 22 octobre 1956. Cette gauche « Algérie française » s'étendait alors jusqu'à François Mitterrand, ministre de l'Intérieur lors de l'insurrection de la Toussaint 1954 et ensuite ministre de la Justice. Certes, au sein de cette gauche, les positions évoluèrent entre 1954 et 1962. Mais il en fut de même pour la droite, dont la figure emblématique était le général de Gaulle, rappelé au pouvoir en 1958 pour « sauver

l'Algérie française » et qui en fut le liquidateur, à tort ou à raison, c'est une autre question. Ce retournement n'alla pas sans troubles intenses parmi les partisans les plus fidèles du Général qui se divisèrent rudement, les uns choisissant, avec Jacques Soustelle, la fidélité à leurs engagements passés, alors que beaucoup d'autres se résignaient à suivre leur chef dans ce qui restera dans l'Histoire comme l'un des exemples les plus spectaculaires de reniement et aussi de mensonge à l'égard des futures victimes. Sans compter, de la part de ce personnage illustre, une dureté de coeur peu commune à l'égard de ses propres compatriotes.

Sans entrer dans un vaste et dramatique dossier sur lequel *La Nouvelle Revue d'Histoire* aura l'occasion de revenir de façon très libre et très complète, on peut citer quelques chiffres. La communauté des rapatriés, toutes générations confondues, compte aujourd'hui 3,2 millions de personnes en âge de voter. Quant à la communauté formée par les harkis qui ont échappé aux massacres de 1962 et leurs descendants, elle représente aujourd'hui 800 000 électeurs potentiels. Beaucoup des anciens harkis et des rapatriés de la première génération ont trop souffert pour pouvoir parler. Norbert Multeau l'a fait à leur place dans son talentueux roman picaresque *Paul et Kader* (Éditions Télémaque, 2009). Il revient sur le sujet dans une suite intitulée *En passant par l'Algérie. Dernières nouvelles du bled*, qui s'ouvre par cette épigraphe nostalgique de l'inconsolé: « *Je vais souvent là-bas/voir si j'y suis/Et vous savez quoi ?/ Eh bien, j'y suis* ». Cette dimension de la souffrance ne peut être ignorée.

Guy Chambarlac

L'Action Française 2000, n° 2836, du 15 mars au 4 avril 2012

Paul et Kader de retour
Norbert Multeau nous replonge en Algérie.

En 2009, notre ami Norbert Multeau avait publié un roman-souvenirs, *Paul et Kader*. Avec *En passant par l'Algérie, dernières nouvelles du bled*, il nous fait aujourd'hui, comme il le dit lui-même dans l'avant-propos, Le cadeau d'un « bonus », composé de saynètes qui « *auraient pu être incorporées au roman* », mais auraient diverti de l'intrigue centrale. Elles constituent autant de photographies de ce bled où Multeau est né et a passé sa jeunesse – des photos, du reste, accompagnent les textes.

Car nous y retrouvons l'Algérie de l'auteur, qui n'est pas celle d'Alger mais du Sud, où la condition des petits Blancs n'était guère plus aisée que celle des Arabes. Nous retrouvons aussi tes deux amis Paul et Kader – « *L'ami arabe* » est le titre du premier chapitre – au centre des mêmes péripéties tragi-comiques, sur fond d'un terrorisme qui fait son apparition dans le récit comme il le faisait au village ou à Boghari, la ville voisine : à l'improviste.

C'est pourquoi nous nous rappellerons longtemps la figure du jeune Moha-Taïeb. La sensibilité de l'écriture y est évidemment pour beaucoup : c'est que Norbert Multeau dépeint une réalité intimement vécue – l'auteur parle l'arabe –, une réalité aimée aussi.

Sans ligne directrice apparente, le récit nous conduit insensiblement à l'abandon du village où ne finira par rester que la postière, qui refuse de quitter l'Algérie : – « *Je n'ai personne en France. Et ici ? – Ici, j'ai mes morts.* » Les morts font aussi la patrie. Est-il toutefois certain que l'auteur soit réellement parti ? Inconsolé, il va voir

souvent s'il y est toujours. « *Eh bien, nous confie-t-il, j'y suis.* »

Axel Tisserand

France Horizon, *Le Cri du Rapatrié*, n° 520-521, janvier-février-mars 2012

Livres

En passant par l'Algérie (puisque la France n'aura fait qu'y passer...), l'auteur nous donne des nouvelles, les dernières, d'un bled 2 fois perdu. De courts récits en forme de cartes postales anciennes. On y voit les traces de ce qui fut une façon d'être Français.

Nous avons rencontré ses deux héros dans un précédent roman qui hissait l'auteur à la hauteur des grands conteurs d'histoires, car ses deux *louettes*, comme on disait là-bas, sont les cousins de Tom Sawyer et Huckleberry Finn. Dans un contexte méditerranéen où l'on passe du tragique au comique, baigné de lumière et d'une infinie tendresse, leurs aventures nous en disent plus sur les réalités de notre province disparue que de pesants ouvrages érudits. On rit, on pleure, on s'aime. Tout ça faisait d'excellents Français !

L'Algérieniste, n° 137, mars 2012

Lu pour vous

Après son réjouissant *Paul et Kader*, Norbert Multeau récidive. On retrouve les deux énergumènes dans une suite de petites scènes qui témoignent de la vie au quotidien dans le bled profond. Vies tellement imbriquées entre les différents types humains qu'elles en laissent paraître un naturel rabelaisien, affolant pour les obsédés de colonialisme, sans grande surprise, pour les connaisseurs du pays disparu.

Là, nous sommes en plein bled. Fi des bonnes manières ! On trempe profond dans la terre du pays, on en est l'émanation, le produit. On en respire la poussière, les odeurs, on partage les habitudes de vie, la langue, la pauvreté, la crasse, les poux... On ne va pas s'offusquer pour celui qui se mouche dans ses doigts ou qui pose culotte sur les cailloux de l'oued mais on se salue, main sur le cœur et baiser à l'épaule. Les deux ados roublards sont à l'affût de coups pas toujours en accord avec la morale, ils pistent les faiblesses à l'entour, se livrent à des petits larcins, autant de péripéties qui déclenchent colère, attendrissement ou hilarité. Les scènes sont décrites avec un réalisme cru, un humour gras. On y retrouve Embarek l'ivrogne assailli par les enfants moqueurs, sa fiancée Khadria aux yeux de déesse égyptienne, Mme Roques la postière vengeresse, cherchant à prendre les lascars en flagrant délit, Maria la garçonne libérée, au volant de sa moto, danseuse du ventre à ses heures, et d'autres aux attitudes observées justement. Les insultes fusent qui paraîtraient, ô combien racistes, mais n'attirent guère l'attention. Pourtant la guerre est là et « *quand on n'est pas assassiné tous les jours, il faut bien vivre* ». Le village finira par se vider de ses habitants, seule la postière arrivée après 1945 refusera de partir : « *le n'ai personne en France* ». « *Ici j'ai mes morts* ». Ainsi tombe le rideau sur « *le petit théâtre où chacun tenait son rôle de bonne grâce* », dit l'auteur.

M.-J. G.

Notes de lecture
En passant par l'Algérie

Dans ce livre, composé de 17 nouvelles, on retrouve les deux loustics qui avaient fait le succès d'un précédent roman de Norbert Multeau : *Paul et Kader* (Télémaque, 2009) dont Alain Sanders avait écrit, à l'époque, que c'était le Clochemerle ou La guerre des boutons qui manquaient à la province française d'Algérie, aujourd'hui évanouie, trop souvent réduite à des récits guerriers ou à un exotisme de carte postale.

Les histoires, écrites ici, nous ramènent dans l'Algérie française des années 1950, où l'on retrouve Paul et Kader, ces deux louettes comme on disait.

Le livre est une « salade algérienne » où l'on pleure d'un côté et où l'on rit de l'autre.

L'action se déroule dans un bled « rude et pauvre », un petit village poussiéreux. Avec des personnages truculents et qui partagent - Européens ou « indigènes » - les mêmes joies (souvent rares) et les mêmes malheurs (et plus souvent qu'à leur tour). On n'est pas riche dans le bled, sinon de franches rigolades, de coups de zouzguef et d'empoignades homériques. On partage ce que l'on a, même les poux : « *Comme tous les enfants du village en avaient, il était difficile de savoir qui les passait à qui. C'était une calamité naturelle comme les sauterelles, les mouches, le soleil...* »

Si l'on sent, à deux ou trois détails, les « évènements », qui pèsent aux alentours, ce n'est pas le sujet du livre qui est loin des clichés éculés sur l'Algérie coloniale. De la tendresse ? Il y en a à revendre. Dans la grande maison mauresque (et close...) de Carmen. Chez Maria et Leïla. Dans le cœur de Vivette. Chez ces Pieds-noirs qui ne veulent pas partir :

« - *Je n'ai personne en France.*

« - *Et ici ?*

« - *Ici, j'ai mes morts.* »

Comme on le dit dans *L'Inconsolé* : « *Je vais souvent là-bas voir si j'y suis. Et vous savez quoi ? Eh bien, j'y suis.* »

Une nouvelle de Norbert Multeau

C'était l'été que Paul se sentait le plus algérien, dans la grande vacance de tout son être dérivant vers le sud, se dissolvant dans le désert. Un bonheur de pierre. Quand la chaleur l'assommait, qu'il n'avait devant les yeux que des montagnes chauves, des terres brûlées, le squelette d'un arbre calciné, le bleu dur d'un ciel sans espoir de pluie, quand l'odeur entêtante de l'eucalyptus se mêlait à celle de la pourriture, que le simoun brûlant soulevait des tourbillons de sable et de paille qui enflaient, s'élevaient comme des tornades, retombaient, renaissaient plus loin en colonnes tournoyantes qui finissaient par s'évanouir dans le ciel, alors il se sentait l'âme arabe, un pur Africain prostré dans le temps suspendu. Il lui prenait des envies de se coucher, enveloppé dans son burnous blanc, pour ne plus bouger et écouter le bruit que fait le vent en desséchant le pays et les âmes.

Un air de flûte arrivait de nulle part, un chevrottement de notes grêles, seul signe de vie dans le silence d'un après-midi d'été. De quatre trous dans un bout de roseau évidé s'exhalait une mélopée qui exprimait tout l'abattement d'un monde résigné à ses songes, sous le regard d'Allah le Tout-Puissant. La flûte berçait les siestes, nourrissait des rêves de nomadisme, de grand Sud, d'oasis fraîche, avec des jeunes vierges nues sous des voiles blancs. Elle faisait les regards fiévreux. « La flûte me fait bander », disait Paul.

Des passants pourraient l'interpeller, des enfants lui jeter des pierres, des ânes le heurter, le soleil le réduirait à un petit tas de poussière que le vent balayerait. C'était ici et comme ça qu'il voulait mourir. En écoutant la flûte.

Quand Paul essayait de lui expliquer ces choses, Kader levait un doigt sentencieux et maudissait tous les bateaux, tous les avions qui repartent vers la France sans emmener ce maboul. Puis il prenait un air finaud pour demander :

– Toi qui n'a jamais mis les pieds en France, comment fais-tu pour te sentir français ?

– Quand il neige, dit Paul.

C'était si rare. Alors ses rêveries l'assaillaient comme les flocons qu'il regardait tourbillonner. Il s'allongeait sur le sol pour observer l'endroit où les flocons fondent tout de suite, puis plus lentement, puis ne fondent plus et recouvrent tout, et comment, peu à peu, la neige efface la misère du paysage, les cicatrices, comment elle étouffe tous les bruits et met une sorte d'unanimité sur les choses en rendant son innocence à la nature. Il se sentait français comme personne, montagnard de Luchon, paysan du Cantal... Ou bien lorrain quand les cigognes étaient là. Elles arrivaient de France au début de l'hiver et repartaient avant l'été ; des porte-bonheur, disait-on, et c'était un honneur pour une maison d'être choisie par un couple de cigognes. Elles confectionnaient de gros nids de branchages au sommet des cheminées, ou bien retapaient ceux de l'année précédente. On les voyait cheminer à pas lents le long de la rivière, chassant les grenouilles, les petits serpents. Le plus souvent, elles se tenaient au bord de leur nid, immobiles et droites, en équilibre sur une patte, l'autre repliée, leur long cou flexible rentré dans les épaules et la tête tournée vers le ciel. Soudain, toutes ensemble, on ne savait pourquoi, elles se mettaient à faire un bruit de castagnettes en claquant de leur long bec. Cela mettait les enfants en joie. Ils leur trouvaient le même air familier que sur les gravures des livres de classe, au sommet d'un clocher de

Colmar ou d'Épinal.

– Un air de France, n'est-ce pas Kader ? disait Paul.

– On peut dire aussi bien que les cigognes ont un air d'Algérie.

– Non, parce que les cigognes d'Algérie viennent de France et y retournent.

– Ah oui !.. Comme les Français, quoi ! Elles ne font que passer.

– La cigogne est un animal patriotique : l'Alsace, la Lorraine, l'Algérie... même combat.

Kader réfléchit, puis :

– Ceux qui ont plusieurs patries, c'est comme ceux qui ont plusieurs pères... des fils de putes !

Paul, le doigt levé, la voix grave, le ton solennel, prononça une belle phrase qu'il avait lue dans un livre :

– La patrie, c'est là où la France a mal.

Robert Multeau, né en Algérie, est journaliste. Auteur de Paul et Kader, roman qui a été sélectionné pour le Prix du Carcla Algérien en 2011.

Il nous a fait l'amitié de nous envoyer cette nouvelle (douce, amère), extraite de son nouveau livre.

Monde & Vie, n° 862, juillet 2012

Un soufflé d'Algérie française

En passant par l'Algérie... voilà un peu plus de cinquante ans, deux copains, Paul le rouni et Kader l'Arabe, font les 400 coups dans le bled. Norbert Multeau nous raconte leurs aventures lestes mais drolatiques. On y retrouve l'Algérie française, si loin des caricatures qui en ont été données, avec ses joies simples, ses siestes, ses parties de rigolade: avec aussi la cohabitation originale entre deux communautés, l'une musulmane, l'autre chrétienne, qui ne se passait pas si mal que ça à l'ombre tutélaire du drapeau français. Certains récits, comme la séance au tribunal (*Histoire d'eau*) devant lequel comparaissent une Européenne et un Arabe, deviennent des plaisanteries homériques, quoique le détail et le vocabulaire quelque peu scabreux évoquent plutôt Rabelais qu'Homère.

La guerre d'Algérie, déjà commencée, paraît lointaine, et le départ des Français impossible. Cependant, d'une histoire l'autre, on sent monter les périls: c'est Pôv'-diab, « *un grand diable de nègre* », dont on retrouve le cadavre, les lèvres coupées par les fellaghas pour le punir d'avoir fumé; c'est l'attaque, par une bande venue d'ailleurs, des maisons des Européens, qui les défendent à coups de fusil; c'est la bombe qui tue le petit Moha-Tâieb en plein marché, au milieu des moutons...

Mais comment croire à la tragédie, quand elle intervient dans un décor qui s'y prête si peu? En fin de compte, pourtant, comme les cigognes, les Français venus de France y retourneront...

A lire, si possible, avec un zeste d'accent pied-noir, pour en apprécier toute la saveur.

Pierre Vautrin
avec l'aimable autorisation des 4 *Vérités*

L'Echo de l'Oranie, n° 341, juillet-août 2012

Notes de lecture

L'auteur nous donne quelques nouvelles, les dernières, d'un bled deux fois perdu. De courts récits en forme de cartes postales anciennes. On y voit les traces de ce qui fut une façon d'être français.

Nous avons fait la connaissance de ses deux héros, Paul et Kader, dans un précédent roman au titre éponyme qui, d'un seul coup d'un seul, hissait Norbert Multeau à la hauteur des grands conteurs d'histoires de nos petites patries charnelles. Et même au-delà car ses deux lascars, deux louettes comme on disait là-bas, sont les cousins naturels de Tom Sawyer et Huckleberry Finn. Dans un contexte méditerranéen, un

peu macho, un peu rouleur de mécanique, mais baigné de lumière et d'une infinie tendresse. Les aventures de ces deux garçons, copains comme cochons (même si Kader pourrait trouver le rapprochement osé), nous en disent finalement beaucoup plus sur les réalités de notre province disparue que de pesants et érudits ouvrages. On rit, on pleure, on s'aime. Et tout ça faisait d'excellents Français !

Eléments, n° 145, octobre-décembre 2012

En passant par l'Algérie

De sa jeunesse algérienne, Norbert Multeau avait tiré il y a trois ans la matière de *Paul et Kader*, un roman picaresque qui mettait à bas bien des idées reçues sur l'Algérie française. Il évoquait celle-ci avec une nostalgie parfaitement légitime sous la plume d'un pied noir, mais aussi avec une lucidité rétrospective qui excluait l'amertume, le ressentiment et l'apitoiement. De ce roman rare, et même unique en son genre, Norbert Multeau avait conservé par-devers lui des péripéties qu'il avait écartées pour cause d'économie générale. Mais de ces péripéties, il a fait dix-sept nouvelles qu'il présente aujourd'hui comme un « bonus » à son roman, sous le titre de *En passant par l'Algérie*. Norbert Multeau est beaucoup trop modeste. Ces nouvelles ne sont pas des « restes », mais de vrais petits bijoux littéraires, qui en disent long sur la complexité d'une situation historique qu'il serait mensonger d'appréhender en noir et blanc. Certes, il y avait bien une population musulmane majoritaire soumise à une minorité coloniale. mais la vie réelle ne se réduit pas à des statistiques, et c'est bien ce que rappellent ces « dernières nouvelles du bled ». Entre les Algériens de souche et les Algériens issus de l'immigration, Norbert Multeau montre que les relations n'étaient pas des plus simples et que l'apartheid était pour le moins poreux, jusque dans les alcôves... Cela, il le raconte avec une verve virile et ensoleillée, typiquement méditerranéenne, qui rappelle curieusement le grand écrivain nationaliste égyptien Tewfik El-Hakim (1898-1989). Nous retrouvons donc, dans *En passant par l'Algérie*, les deux jeunes garnements de *Paul et Kader*, le chrétien et le musulman, et leurs tours pendables. Et nous les retrouvons avec d'autant plus de plaisir que Norbert Multeau est un conteur de haute race : depuis Jean Cau, personne n'avait peut-être parlé de l'âge tendre et des têtes de bois avec une telle verdeur, une telle précision et une telle sûreté de moyens. Que les choses aient mal tourné (sans doute parce qu'elles avaient mal commencé) est une autre histoire.

Michel Marmin

L'Ecrivain Combattant, n° 125, novembre 2012

En passant par l'Algérie

Restons en Algérie. Nous avons rendu compte dans un précédent numéro de *Paul et Kader*, un gros ouvrage plein des souvenirs et des aventures de deux amis du bled, l'un pied-noir, l'autre « de souche ». Voici, non pas une suite donnée à ce volume, mais une série d'histoires, tout aussi cocasses et truculentes... Comme une succession de nouvelles, ces « choses vues et entendues » sont racontées d'une plume alerte, parfois éblouissante, parfois crue. Particulièrement haut en couleur, le personnage de Mlle Vargas Maria surprend et amuse par la verdeur de son verbe et la spontanéité de son argumentaire. Premières amours, humour, joie de vivre, polissonnerie,

plaisanteries, parfois mauvaises, tragi-comédies, ou tragédie tout court comme « La Musette », avec le ton vif et la saveur des jurons et apostrophes d'outre-Méditerranée, ces tableaux animés et sonores sont drôles et souvent émouvants. Ils rappellent des temps plus ou moins heureux, avec cette tendresse qui ne peut s'arracher aux souvenirs... Comme nous l'a dit l'auteur, cette « salade algérienne » témoigne que nous, Français, avons laissé là-bas plus d'amis que d'ennemis.

J. Dh.

Présent, n° 8063 du vendredi 14 mars 2014

Dernières nouvelles du bled

Le recueil de nouvelles de Norbert Multeau, *En passant par l'Algérie* (comme on peut dire et chanter « En passant par la Lorraine », car c'est de notre province perdue d'outre-Méditerranée qu'il s'agit), met en scène un gros village appelé « Rimbaud ». En fait, ce gros village s'appelait Arthur (d'où Rimbaud, bien sûr) du temps de l'Algérie française. Aujourd'hui, c'est Seghouane.

Ce nom d'Arthur, il est dû à une Mme Arthur. Une riche touriste anglaise qui, voyageant en Algérie dans les années vingt, passa dans la région – assez désertique, il est vrai – et s'étonna de n'y pas trouver même une petite auberge. N'ayant pas de descendants, elle proposa de faire un don très important pour l'établissement d'un village. A la condition qu'on le baptise de son nom. Ce qui fut fait. En 1921, Arthur fut un des derniers centres dits « de colonisation » créés en Algérie. Ceux qui s'y installèrent reçurent 65 hectares d'une terre aride (et jamais travaillée jusque-là) à la limite du désert.

C'est donc dans ce bled perdu, loin d'Alger et de ses lumières, que se déroulent les aventures de deux *louettes* (comme on disait là-bas), Paul et Kader. De courts récits en forme de cartes postales. Un ton, un style, une patte que l'on avait déjà salués quand Norbert Multeau avait publié un roman qui portait – et ce n'est pas un hasard si on les retrouve en passant par l'Algérie – le nom de ces deux gamins, *Paul et Kader*.

Paul et Kader sont les cousins naturels de Tom Sawyer et de Huckleberry Finn. Mais dans un contexte méditerranéen où l'on passe naturellement du tragique au comique, du rire aux larmes, de l'imprécation à la bénédiction, de la grosse fâcherie à la grande réconciliation. Le tout baigné de lumière (on en profitera pour relire aussi les passages de son œuvre où Albert Camus parle de la lumière de son pays natal) et d'une infinie tendresse.

Ces deux-là sont copains comme cochons (même si Kader pourrait trouver à redire à ce rapprochement). Et ils nous en disent beaucoup plus sur les réalités quotidiennes de l'Algérie française que de pesants, érudits – et innombrables – ouvrages sur le sujet. On rit, on pleure, on s'engueule, on se chamaille, on se retrouve pour un nouveau coup de zouzguêfe.

J'ai évoqué plus haut la Lorraine. A dessein. Car ces historiettes, ces nouvelles du bled, sont celles d'une province française avec ses spécificités, son « patois », ses rites, ses personnages hauts en couleur.

Un village français, Arthur, situé au confluent de deux oueds, une rue en terre battue, une école, une mairie, un bureau de poste, des habitations simples, la gare... Et des

gens rudes à la tâche, des paysans, brûlés et usés par le soleil, mêlés et solidaires quelles que soient leurs origines.

C'est un décor aussi : un bled rude et pauvre où se désennuient, parfois au détriment du voisinage, deux zigotos insouciantes, mais qui seront rattrapés et ballottés par la fatalité et la méchanceté des hommes. Des histoires picaresques qui mettent cul par-dessus tête les clichés sur l'Algérie « coloniale ».

Comme l'écrit Norbert Multeau, c'est une « salade algérienne » où l'on pleure d'un œil et où l'on rit de l'autre...

Alain Sanders

Lectures Françaises, n° 750, octobre 2019

Ils nous ont quittés

Norbert Multeau, au mois de juillet 2019, âgé de 82 ans.

Il était né en Algérie et se forgea une solide réputation de critique cinématographique parmi les plus compétents et surtout les plus indépendants, « ferraillant contre les tendances délétères d'un certain cinéma porté au pinacle par Cannes, les Oscars et les critiques établis, sans se soucier de heurter la doxa et s'en prenant à quelques vaches sacrées » (Gabriel Garnier, *Présent*, n° 9408, du 19-7-2019). Il exerça ses talents et se fit apprécier par les lecteurs d'*Aspects de la France*, d'abord, puis du *Spectacle du monde* et de *Valeurs Actuelles*. 35 de ses chroniques les plus marquantes écrites entre 1985 et 1998 ont été réunies dans un ouvrage, *Les Caméras du diable*, paru en 2001 (Ed. Dualpha).

Il était également doté d'une excellente plume d'écrivain et d'essayiste laissant pour la postérité des ouvrages d'un grand intérêt, évoquant sa terre natale : *En passant par l'Algérie. Dernières nouvelles du bled* (Éditions Atelier Fol'Fer, 2012), *Paul et Kader* (Éditions Télémaque, 2009), *L'Islam chez lui chez nous*, avec une préface de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz (Éditions L'AEncre, 2012).

Ses obsèques ont été célébrées le 8 juillet en l'église de Parlan (Cantal). Nous transmettons nos condoléances à son épouse (fille du colonel Gardes, un des plus intransigeants défenseurs de l'Algérie française) et ses enfants.
